

# « LE RESPECT, SEULE ATTITUDE À AVOIR QUAND ON EST PHOTOGRAPHE »

Propos recueillis par *Élodie Cabrera*  
Photos *Sabine Weiss*

**L**a reconnaissance ? Sabine Weiss s'en moquait, trop absorbée par ses reportages dans des usines en France, en Inde ou en Europe de l'Est. Mais à 96 ans, la doyenne des photographes humanistes accumule maintenant les expositions et les récompenses. Désignée

photographe de l'année 2020 par le prix Women in Motion, décerné par les Rencontres d'Arles et le groupe Kering, elle publie également un livre où l'on retrouve ses images qui « *désormais appartiennent à l'Histoire* ». Qualifier cette grande dame de 1,55 mètre, née en Suisse, de travailleuse acharnée, pas du genre à se laisser marcher sur les pieds, serait un euphémisme. Elle a tout fait. En commande ici et ailleurs, pour la presse française et américaine, elle a photographié l'élégance de l'après-guerre et les grands artistes de son temps, travaillé pour la publicité aussi. Mais ce sont ses portraits de mendiants, d'enfants des faubourgs, de joueurs d'échecs, de grands-mères des quartiers populaires, de petits métiers aujourd'hui disparus qui l'ont consacrée. Des gens de peu, toujours regardés avec bienveillance. Car Sabine Weiss, à l'instar de ses confrères Robert Doisneau (1912-1994) et Willy Ronis (1910-2009), a toujours placé l'humain au cœur de ses tirages.

## DÉBUTS PARISIENS

Je suis arrivée à Paris en 1946. Pendant quatre ans, j'ai assisté un grand photographe de mode, Willy Maywald (1907-1985), avant de me lancer en indépendante. Après la publication d'un de mes portraits du peintre Joan Miró dans la presse, le magazine *Vogue* m'a contactée. J'ai débarqué dans leurs locaux avec des photos de morveux et de clochards sous le bras. Un petit monsieur se tenait debout, penché sur mes images, il opinait du chef. Cet inconnu, c'était Robert Doisneau. Le surlendemain, sur ses recommandations, j'entrais chez Rapho, une agence cotée dans ces années-là. Tout mon parcours est le fruit de rencontres et d'heureuses coïncidences.

*Faire exister les gagnepetit, les clochards et les désœuvrés la galvanise depuis quatre-vingts ans. Rencontre avec Sabine Weiss, grande dame discrète de la photographie humaniste.*

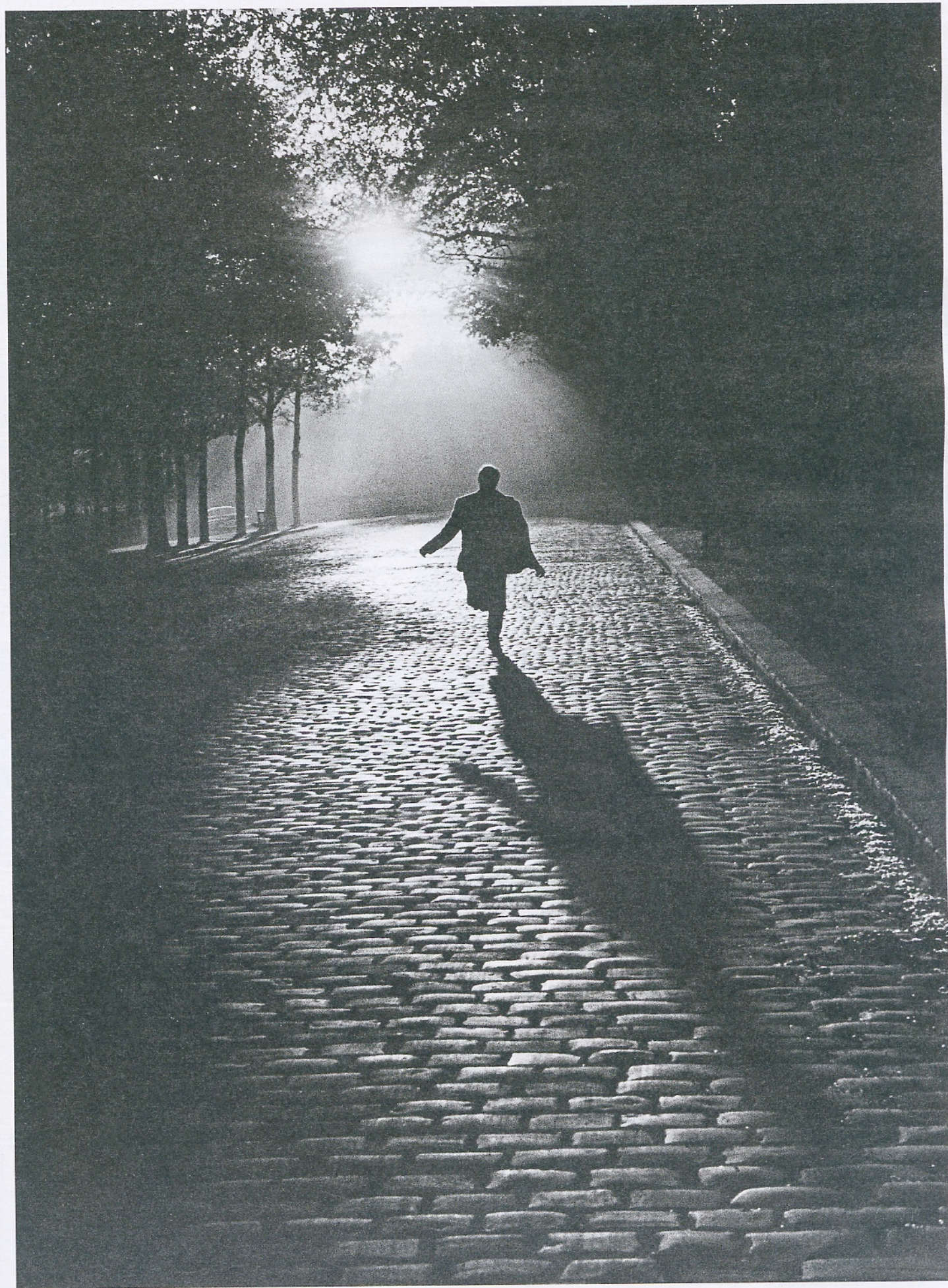
Je me souviens d'une femme que j'avais surnommée « ma p'tite dame ». Elle était tellement vieille et pauvre, si soigneusement mal habillée... Je ne pouvais pas la photographier comme ça, de but en blanc, sans en faire un objet de bizarrerie. Alors, je dirigeais mon appareil vers autre chose, j'engageais peu à peu la conversation. Je ne l'ai immortalisé

## REPORTER, MODE D'EMPLOI

J'étais furtive. Souvent, on n'avait même pas le temps de m'apercevoir. Mais je pouvais aussi prendre le temps de me faire accepter. Je me sou-

viens d'une femme que j'avais surnommée « ma p'tite dame ». Elle était tellement vieille et pauvre, si soigneusement mal habillée... Je ne pouvais pas la photographier comme ça, de but en blanc, sans en faire un objet de bizarrerie. Alors, je dirigeais mon appareil vers autre chose, j'engageais peu à peu la conversation. Je ne l'ai immortalisé







» sée qu'après. Avec respect. C'est la seule attitude à avoir quand on est photographe. Il ne faut ni froisser ni diminuer. J'ai toujours vu la photo comme une manière de faire exister les gens, surtout les désœuvrés.

### À HAUTEUR D'ENFANTS

Le Rolleiflex se portait sur sa poitrine. Il fallait se pencher sur l'objectif pour cadrer, je me trouvais ainsi au même niveau que les gamins que je voulais photographier. Et puis, j'étais une petite femme inoffensive, je n'avais donc aucun mal à les approcher. Avant que la télévision ne fasse irruption dans les foyers, les gosses allaient se distraire dehors. En 1949, il y avait un terrain vague, près de la porte de Saint-Cloud, où tous ceux du quartier traînaient. Ils grimpaient sur les bosses, escaladaient les monticules. Moi, je les mettais au défi. « Qui est le plus fort ? Lequel est capable de monter sur cet arbre ? » Il n'y a pas plus spontané que les enfants. Ils jouent aux durs, cherchent la bagarre ou s'imitent entre eux. Cela donne des choses amusantes, comme ce petit Espagnol au tempérament de feu qui singe un cheval avec le mors aux dents.

### LA VIE DE BOHÈME

Hugh Weiss, mon mari, était peintre. Il n'avait donc pas d'horaires. Nous fréquentions beaucoup les artistes. Parmi nos amis, il y avait le grand photographe américain Edward Steichen (1879-1973), qui était également conservateur de la photo au MoMA, à New York. Il venait nous rendre visite dans notre maisonnette du 16<sup>e</sup> arrondissement, à Paris, où il n'y avait pas d'eau courante. Je m'étais aménagé un petit coin pour développer mes tirages, que je rinçais ensuite dans la cour. Il a fallu attendre qu'on pousse les murs pour que je puisse avoir ma propre chambre noire.

### PARIS LA NUIT

Comme nous étions à l'étroit, nous n'avions qu'une envie : nous évader. Nous partions en balade en fin de journée, explorer le bois de Boulogne où se trouvait un cimetière qui aujourd'hui n'existe plus. J'ai beaucoup photographié la nuit à ces moments-là. Puis je suis entrée chez *Vogue*. Mon mari m'accompagnait alors le soir, quand je devais photographier les vitrines du Printemps – une commande annuelle. Je faisais du 40 à l'heure : quarante photos en soixante minutes, c'est dire si j'étais rodée ! La nuit, j'étais au calme. Personne pour se placer dans le cadre, pas de reflets. Ces photos ont été exposées à Arles en 2008. Encore une exposition que je n'ai pas vue... Je m'occupais de mon mari malade, alors tout ça me passait au-dessus de la tête. Après coup, je me suis aperçue que ces images racontaient la mode de l'époque.

### OUTRE-ATLANTIQUE

Au début des années 1950, j'ai commencé à nouer des contacts avec les États-Unis grâce à Charles Rado (1899-1970), le fondateur de l'agence Rapho, qui avait ouvert des bureaux à New York. Non seulement il avait beaucoup aimé mes images, mais il avait gardé une profonde affection pour mon oncle, qui l'avait psychanalysé. Ces relations m'ont permis de travailler pour des revues américaines telles que *The New York Times Magazine* et *Newsweek*. Très vite, j'ai eu des petites expositions là-bas. L'une d'elles, en 1955, s'intitulait « The family of man », dans un endroit qui s'appelait le MoMA.



Je me demandais ce que c'était. Une autre eut lieu à l'Art Institute of Chicago, ce qui ne me disait guère plus, alors que c'est un temple de la photographie. J'ai beaucoup voyagé aux États-Unis, mais je n'allais pas voir mes expositions.

Accordéoniste, avenue de Versailles, Paris, 1949.

### UN TEMPS RÉVOLU

Maintenant que j'ai quatre-vingts ans de photo derrière moi, je réalise que mes photos sont des documents importants. Elles racontent le Paris disparu. Pas seulement celui des façades, mais celui des gagne-petit, des métiers de la rue. Il y avait les vitriers qui portaient les glaces sur le dos, les ramoneurs bardés de leur attirail, les marchands ambulants qui tractaient de petites charrettes. Ils ne vendaient pas grand-chose, seulement des pommes ou quelques légumes. Tout ça est terminé.

### CONTINUER À PHOTOGRAPHER

La dernière fois que je m'y suis risquée, on m'a volé dans les plumes. Tout ça pour avoir tiré le portrait d'une fillette qui s'ennuyait devant la vitrine d'un cafetier. J'ai commencé à faire des grimaces pour la faire rire, pris quelques photos, et deux types me sont tombés dessus en criant : « Heureusement que vous avez l'âge que vous avez, sinon on vous cassait la gueule ! » J'ai dû effacer les fichiers de mon numérique. On ne peut plus photographier comme avant. Les gens sont devenus soupçonneux, ils se braquent dès qu'ils voient un appareil ●

### À LIRE

**Émotions**, éd. de La Martinière, 256 p., 39 €.

### À VOIR

**Sous le soleil de la vie**, jusqu'au 20 février, galerie Les Douches, Paris 10<sup>e</sup>. Entrée libre.